

Traduire la valeur discursive ? L'adéquation sociocognitive des textes et sa transposition

Bertrand Labasse, Université d'Ottawa

La distance entre la formulation des discours et leur réception intéresse sous un angle ou sous un autre de nombreux domaines, dont la littérature (essentialisme contre constructivisme), la sémantique (signifiant contre signifié) ou la rédactologie (expression contre communication), mais elle constitue en traductologie une tension fondatrice (Guillemin-Flescher, 2003 ; Durieux, 2009, etc.). Les limites évidentes des conceptions fondées sur le modèle du code ont favorisé l'essor des perspectives insistant sur la dimension sémantique de l'échange discursif (notamment Seleskovitch, 1976). Toutefois, en traduction comme ailleurs, les approches fondées sur le « sens » se heurtent à deux problèmes. D'une part, le sens demeure une notion singulièrement confuse, *a fortiori* quand il s'agit de l'appliquer à l'enseignement ou à la pratique. D'autre part, l'invocation du sens, quoique plus large que celle du code, ne suffit pas à rendre compte des logiques de l'adéquation discursive, dans laquelle d'autres déterminants, notamment l'acceptabilité (Bourdieu, Toury...), jouent aussi un rôle essentiel.

Bref, si l'on admet que la théorie de la traduction implique nécessairement une théorie intégrée de la réception, celle-ci gagnerait à être aussi précise que possible dans ses détails et aussi large que possible dans ce qu'elle englobe, ce qui constitue un cahier des charges pour le moins ambitieux, surtout si on lui ajoute la nécessité de dépasser les dichotomies stérilisantes telles que le fond et la forme ou la lettre et l'esprit.

On se propose d'aborder ce problème en considérant que le critère premier des interactions langagières est, au-delà du code linguistique mais aussi au-delà de son traitement sémantique, la valeur que les producteurs discursifs s'efforcent de conférer à leurs discours et que leurs destinataires acceptent ou non de leur accorder dans un contexte de concurrence attentionnelle de plus en plus âpre. Mais si traduire le code n'est pas évident et traduire le sens l'est encore moins, peut-on vraiment traduire la valeur des discours ? On peut, en tout cas, essayer de discerner l'interaction des facteurs qui la constituent.

La démarche présentée ici suivra l'emboîtement des déterminants de l'adéquation discursive. La condition première de celle-ci est l'intelligibilité (qu'est-ce qu'un texte clair ?) qui correspond à peu près à la construction du « sens ». Plusieurs décennies de recherches en psycholinguistique théorique et expérimentale offrent aujourd'hui un bon éclairage des facteurs en cause, éclairage curieusement négligé par les champs d'application concernés. Cependant, la clarté d'un texte ne permet pas d'expliquer sa pertinence éventuelle pour son destinataire. On peut facilement montrer, suivant en cela Schramm (1954) et Sperber et Wilson (1989), que cette pertinence implique d'articuler l'effort de traitement réclamé (l'intelligibilité, telle que l'on vient de l'évoquer) et l'effet cognitif proposé (les déterminants de l'intérêt). Malheureusement, la pertinence des énoncés ne suffit pas non plus à comprendre l'adéquation (la valeur) perçue par leurs destinataires. Celle-ci requiert de mettre à son tour la pertinence cognitive des discours en relation avec leur recevabilité sociale (normative, etc.). En articulant, plutôt qu'en séparant, les différentes dimensions de l'adéquation discursive, ce modèle intégrateur permet de comprendre et situer les arbitrages constants sur lesquels reposent la production et la réception discursive : *pourquoi choisir un mot plutôt qu'un autre ? Jusqu'où expliquer ou simplifier un concept ? Pourquoi préférer suivre une émission triviale plutôt que lire un roman raffiné ? Comment assurer la visibilité d'une cause sans tomber dans l'outrance ?* (etc.) Les stratégies de traduction s'inscrivent d'autant plus intimement dans cette logique d'arbitrage que la préservation (autant que possible) des options d'adéquation du texte source impose de nouveaux choix, eux aussi guidés par l'adéquation.

Le problème de l'intelligibilité ¹

La prépondérance du problème de l'intelligibilité est spectaculairement renforcée par la complexité des informations et la fragmentation des publics qui caractérisent la communication contemporaine. Cette préoccupation possède cependant une justification plus fondamentale, identifiée de longue date par les rhéteurs ou les prédicateurs. L'intelligibilité constitue en effet une condition première de la communication, dans la mesure où son insuffisance prive le discours de toute portée, indépendamment de son contenu :

en quoi vous serai-je utile si ma parole ne vous apporte ni révélation, ni connaissance (...) Vous de même ; si votre langue n'exprime pas des paroles intelligibles, comment comprendra-t-on ce que vous dites ? Vous parlerez en l'air. (Première épître aux Corinthiens 14:6-9)

A priori, il suffirait, pour dépasser les évaluations subjectives sur ce point, de se tourner vers l'abondante littérature expérimentale et théorique qu'ont accumulé les spécialistes de la lecture et de la compréhension des textes. Mais les psychologues sont loin d'en proposer une compréhension unifiée, globale et stable (Goldman, Golden & Van den Broek, 2007 ; Sadoski et Paivio, 2007). Si les travaux sur la lecture et l'écriture n'entretiennent que des liens ténus (Parodi, 2007) c'est non seulement en raison de leurs complexités théoriques respectives, mais sans doute aussi parce que les premières ne permettent pas de transposition aisée aux secondes, en tout cas en termes d'application : « *La somme des données [... disponibles sur la lecture...] permet-elle de définir des directives pour l'élaboration de bons textes ? Rien n'est moins sûr...* » (Coirier et al. , 1996 : 193).

On peut toutefois envisager une autre approche des connaissances de la lecture, dès lors que l'objet n'est pas de contribuer à la théorie des processus en jeu mais, plus pragmatiquement, d'en retirer des repères dans une perspective propre à la communication écrite. Cette approche se fonde sur les mêmes données empiriques, mais permet d'éviter la plupart des

¹ Cette partie est adaptée et abrégée de Labasse, B. (2015) « Les déterminants cognitifs et sociaux de l'adéquation communicationnelle », in C. Beaudet et V. Rey (Eds.), *Écriture expertes en question*. Presses universitaires de Provence, 2015, p. 39-68.

difficultés théoriques soulevées par l'interprétation et l'articulation de ces données en s'intéressant aux niveaux des tâches cognitives qu'impliquent la lecture et la compréhension (*ce qui doit être fait*) plutôt qu'aux processus cognitifs complexes qu'elles mettent en jeu (*comment c'est fait*).

L'essentiel est en effet que, quels que soient les modèles psycholinguistiques qui visent à expliquer le traitement des informations textuelles, tous impliquent, d'une façon ou d'une autre, que la lecture et la compréhension exigent l'accomplissement de plusieurs types de tâches. On peut sommairement ramener ceux-ci à quatre familles concernant :

- La reconnaissance des signaux graphiques ou auditifs ;
- Le traitement lexical et syntaxique ;
- L'établissement des relations entre les éléments d'information ;
- La construction d'un modèle mental de l'état du monde que présente le texte.

Ces regroupements heuristiques sont évidemment liés aux processus cognitifs qui permettent de les accomplir mais ils ne coïncident pas avec ces derniers : l'accomplissement d'une catégorie de tâche peut résulter de plusieurs types de processus et, à l'inverse, un type de processus peut jouer sur plusieurs catégories de tâches. D'autre part, ces catégories reprennent la classique gradation psychologique entre les processus de bas niveau (ou *bottom up*) guidés par les données et les processus de haut niveau (ou *top down*), guidés par les connaissances, mais elles ne constituent pas des étapes successives et autonomes, certaines pouvant être menées à bien en parallèle ou interagir avec les autres. Toutefois chacune d'entre elles est absolument nécessaire au succès d'une communication écrite.

- La première catégorie renvoie aux observations accumulées de longue date sur les fixations et saccades oculaires, l'empan fovéal et parafovéal, la perception des contrastes et des formes, etc. Elle correspond aussi aux débats praticiens sur les typographies les plus légibles ou les couleurs les plus appropriées, questions auxquelles les travaux scientifiques (de Tinker, 1963 à Cauchard, 2008) peuvent apporter nombre d'éclairages, quitte à contredire à l'occasion certaines convictions vigoureusement défendues par les consultants ou les graphistes.

- La seconde concerne le traitement de la surface textuelle, en particulier l'identification des mots (accès lexical) et de leur arrangement (traitement syntaxique). L'accès aux mots tels qu'ils sont stockés en mémoire n'implique pas nécessairement l'accès à leur sens en contexte (Kintsch et Mangalath, 2011), mais il présente un réel intérêt pour la rédaction. On sait en effet, que, d'une part, la fréquence d'usage d'un mot pour le lecteur est corrélée avec sa rapidité d'accès dans le lexique mental de celui-ci et que, d'autre part, la longueur des mots est, en moyenne statistique, corrélée avec leur fréquence d'usage (Zipf, 1935). Des expériences ont, de ce fait, montré une très forte relation entre la longueur des mots et le temps nécessaire pour les lire, ainsi que la possibilité de les retenir (Baddeley, 1992 : 88). Ainsi, le dogme rebattu selon lequel les mots courts favoriseraient la clarté des textes possède-t-il, en première analyse (on y reviendra) de solides fondements psycholinguistiques. De même, la longueur des phrases, si souvent proscrite, constitue effectivement un facteur important de la clarté, du fait de la charge mentale que les phrases longues imposent (Fletcher, 1981 ; Gibson, 1998 ; Mikk, 2008), liée à leur poids mnésique intrinsèque et à la difficulté de distinguer et articuler les nombreuses propositions élémentaires qu'elles imbriquent (Thornton, MacDonald & Arnold, 2000). Toutefois, la complexité syntaxique (passives, doubles négatives...) dégrade significativement la qualité de lecture quelle que soit la longueur des phrases (Gordon, Hendrick & Johnson, 2001 ; Savin & Perchonok, 1965)

- La troisième catégorie correspond, elle aussi, à des aspects de natures différentes mais qui impliquent tous un traitement sémantique notable et qui sont liés à une nécessité globalement similaire, celle de relier les éléments d'information exposés, en les complétant au besoin. A petite échelle, il s'agit notamment de rattacher les anaphores à leur antécédent (« Ma tante conduit sa voiture mais *elle* [?] est très vieille ») et d'associer sémantiquement les syntagmes (« L'individu a été soigné par un médecin en état d'ivresse »). A l'échelle des énoncés, il s'agit d'établir les rapports entre les éléments d'information lorsque ces liens ne sont pas explicités par des connecteurs (voir Charolles, 2011). Ainsi, entre deux assertions comme : « *Il n'a pas chauffé son chalet l'hiver. La plomberie est fichue* », la relation peut aussi bien être causale (« parce que ») que conséquentielle (« de ce fait »)², à moins que ces assertions ne soient que juxtaposées (« par ailleurs »). Plus globalement, il s'agit d'établir la cohérence du texte, c'est-à-dire la logique et l'articulation de ses composantes (raison d'être, non-contradiction, intentions...). Cela suppose que le lecteur recoure à des inférences (voir Graesser, Singer & Trabasso, 1994, Whitney, Ritchie & Clark 1991, McKoon & Ratcliff, 1992), le plus souvent en activant ses connaissances³ - dans l'exemple ci-dessus, le fait que l'eau se dilate en gelant et peut détruire les canalisations - afin de compléter et d'interpréter le texte.

- Enfin, tout ce qui précède vise à (et s'appuie sur) la construction d'un modèle mental (Johnson-Laird, 1983) (ou d'un « modèle de situation » ; van Dijk et Kintsch, 1983, d'une « représentation particularisée » ; Richard, 1990, d'une « simulation perceptuelle » ; Barsalou, 1999...) de l'état du monde représenté dans le texte. Ce processus est réciproque : si, dans le sens « ascendant », la lecture du texte guide la construction du modèle mental, le modèle déjà esquissé guide, dans le sens « descendant » la lecture de la suite du texte. La représentation ainsi construite est figurative mais elle ne constitue évidemment pas une scène mentale aussi précise et détaillée que peuvent l'être une photographie ou un film⁴ (ce qui impliquerait une charge cognitive irréaliste et largement inutile). Elle n'en possède pas moins une importante dimension spatio-visuelle (Fincher-Kiefer, 2001 ; Zwaan & Radvansky, 1998).

² Dans un sens, la plomberie défectueuse a entravé le fonctionnement de la chaudière, dans l'autre le gel a rompu les tuyaux.

³ Les connaissances pertinentes comprennent avant tout ce que le lecteur sait sur les objets, personnes, circonstances, etc. évoqués dans le texte, mais aussi ce qu'il sait du genre de texte qu'il est en train de lire (Zwaan, 1994).

⁴ On ne développera pas ici les autres différences entre la perception de l'écrit et de l'audiovisuel (voir Labasse, 2008)

Éclaircissements sur la « clarté »

Les catégories ci-dessus correspondent à quatre dimensions fondamentales du traitement cognitif, soit :

- [D1] - la légibilité (perceptive) ;
- [D2] - la lisibilité (lexico-syntaxique) ;
- [D3] - la cohérence (énonciative) et
- [D4] - la figurabilité (représentationnelle).

On remarque aisément que, si la première dimension est infralinguistique, les trois autres peuvent être reliées aux niveaux de représentation textuelle identifiés par van Dijk et Kintsch (1983) - respectivement : la structure de surface, la base propositionnelle (microstructure et macrostructure) et le modèle de situation - niveaux qui sont aujourd'hui l'objet d'un assez large consensus scientifique (Graesser, Millis, Zwaan, 1997 ; Radvansky, Zwaan & Curiel, 2001). Mais ils pourraient l'être aussi, *mutatis mutandis*, aux trois niveaux de traitement (représentationnel, associatif et référentiel) que prévoit la théorie alternative du « codage double » (Paivio, 1991 ; Sadoski & Paivio, 2007) : comme on l'a dit, la catégorisation en « tâches » ci-dessus demeure aussi agnostique que possible sur tous les points qui ne la conditionnent pas, notamment la nature des processus en jeu, leur interprétation modulaire ou connexionniste, etc). Mais si cette rusticité empirique est gage de sa robustesse, elle ne l'empêche pas d'être éclairante sur ce qui concerne la communication écrite, et notamment sur les connaissances couramment mobilisées dans ce champ.

Ainsi peut-on remarquer que l'essentiel des préceptes des manuels de communication écrite visent la clarté des textes pour leurs destinataires mais se concentrent sur l'aménagement de la surface lexico-syntaxique des écrits [D2]. Comme on l'a vu, ce type de préoccupation, qui a fait la fortune des formules dites « de lisibilité » (dont on ne débattrait pas ici⁵) n'est pas dénué de fondements psycholinguistiques : à l'instar d'un texte *illégible* (caractères trop clairs ou trop petits, etc.), un texte *illisible* (mots pesants, phrases longues et complexes) s'oppose à la compréhension, non parce qu'il est incompréhensible mais parce que la charge mentale qu'il implique son traitement est décourageante. Pour autant, une meilleure perception par les rédacteurs des divers niveaux de tâches de leurs lecteurs relativiserait la valeur des dogmes lexico-syntaxiques. L'exigence de produire des phrases courtes [D2] est notamment pondérée par la nécessité de maintenir une cohérence énonciative élevée [D3] : dans la mesure où le moyen le plus évident de raccourcir les phrases est de remplacer des connecteurs logiques (mais, car...) par des points, une stratégie visant une lisibilité très élevée ne gagnerait pas grand chose sur ce plan (une phrase raisonnablement ramassée n'est guère moins lisible que deux phrases très courtes) tout en perdant beaucoup en termes de cohérence (faible connexité propositionnelle)⁶. De même, l'impératif de préférer les mots courts et fréquents [D2] est contrebalancé par la nécessité de prendre en compte la valeur sémantique de ceux-ci donc leur capacité à favoriser des inférences [D3] (les pêcheurs craignent les *bateaux* / les pêcheurs craignent les *pétroliers*) et à permettre la construction d'un modèle mental [D4] (Un *homme* entra dans la *maison* / Un *chevalier* entra dans la *chaumière*). Ainsi a-t-on pu vérifier (Bonin, Méot et al., 2003) que « guitare », bien qu'un tiers plus long que « banjo », possédait une valeur d'imagerie bien supérieure (5,00 contre 3,04) mais aussi une valence émotionnelle plus élevée (3,92 contre 3,40).

Plus généralement, la prise en compte des différents niveaux de traitement en jeu, et en particulier de l'importance des représentations mentales, est une clef de l'expertise rédactionnelle, en ce qu'elle permet de remplacer les règles et les recettes par des arbitrages fondés sur la compréhension des facteurs qui interagissent.

Ainsi, remplacer la vieille - et vaine - préoccupation lexicale (« est-ce que mes lecteurs connaissent ce mot ? ») par une préoccupation représentationnelle (« qu'est-ce que mes lecteurs pourront se figurer ? ») favorise, au lieu de pousser à la sursimplification, une gestion raisonnée de niveaux de lecture pouvant convenir à des publics différents. Peu importe que tous sachent précisément définir un épagneul ou un chromatographe en phase gazeuse : s'ils évoquent vaguement un « chien » ou un « instrument d'analyse », alors les termes précis ou spécialisés sont, au minimum, équivalents à ces derniers, tout en apportant beaucoup plus d'informations à ceux qui connaissent mieux ces sujets. A l'inverse, les efforts des spécialistes qui tentent de se faire comprendre avec des mots du langage courant sont souvent calamiteux (l'inconcevable « double hélice enroulée sur elle-même » de l'ADN n'a fini par faire sens qu'à force de martèlement, images à l'appui) car cet ajustement purement lexical méconnaît les fondements de la compréhension humaine : vulgariser par exemple la « section efficace de capture » d'une particule comme étant « sa capacité à voir les autres particules » revient à dispenser des termes agréablement familiers sans permettre en rien la construction d'un modèle mental. Or, le rôle des métaphores et des analogies (comme ici le verbe « voir ») est bien différent : en activant une représentation cognitive préexistante, celles-ci visent à permettre de construire un modèle mental par une simple transposition de celle-ci, ce qui pour le lecteur, est beaucoup moins coûteux en terme de charge cognitive, mais est parfaitement vain, et même perturbant, en cas d'échec de la transposition.

C'est toutefois à l'étape de la révision - dont on sait que la profondeur et la qualité constituent une différence majeure entre les bons et les mauvais rédacteurs (Flower, Hayes & al., 1986) - qu'une compréhension articulant les différents paramètres de la clarté textuelle pourrait être la plus utile. En effet, une révision globale doit repérer et traiter des problèmes d'échelle et de nature si hétérogènes que ce travail, effectué sans repères précis, tend à engendrer beaucoup de confusion et d'incertitude. De là, sans doute, le constat expérimental que les étudiants peu avancés réalisent proportionnellement des modifications plus superficielles que les rédacteurs experts (Faigley & Witte, 1981). On sait en outre qu'il est nettement plus difficile de repérer les erreurs dans son texte que dans celui d'autrui (Daneman & Stinton, 1993). Or, s'appuyer sur une typologie explicite permet de structurer cette tâche et même de la décomposer en plusieurs lectures, chacune plus rapide mais consacrée à un seul niveau de difficulté. Elle conduit notamment - à cette étape mais aussi au cours de la rédaction - à être plus attentif aux

⁵ Voir Labasse (1999, 2004).

⁶ On notera incidemment que le bannissement des connecteurs peut aussi résulter de considérations stylistiques, lorsque les préférences esthétiques tiennent lieu de compétences communicationnelles.

problèmes de cohésion locale (anaphorique) et énonciative (connexions logiques) qui, alors qu'ils sont peu abordés dans les manuels, sont l'un des plus sérieux problèmes de clarté des rédacteurs non experts⁷, mais aussi l'un des plus difficiles à détecter par eux (Bartlett, 1931⁸).

En somme, la préoccupation fondamentale que constitue l'adaptation du texte au lecteur peut doublement gagner à s'appuyer sur les recherches en psychologie de la lecture et de la compréhension des textes. Celles-ci peuvent non seulement lui apporter des données expérimentales tendant à vérifier ou infirmer des points précis - par exemple l'effet des tournures passives - mais aussi, voire surtout, structurer l'image du « lecteur » générique auquel se réfèrent enseignants et praticiens en articulant les niveaux essentiels de l'activité cognitive de ce dernier.

Cependant, ce rapprochement permet aussi de remarquer une convergence plus troublante entre les expériences psychologiques sur la lecture et les préceptes professionnels : les unes comme les autres éclairent essentiellement les facteurs *dépréciatifs* des textes. Que l'on s'exprime en termes savants (« charge mentale ») ou praticiens (« clarté du texte »), la perspective est celle de l'allocation de l'effort de lecture ou, dans une perspective appliquée, celle des moyens de réduire cet effort. Mais même un texte parfaitement *lisible, cohérent et figurable* ne peut être considéré comme un « bon » texte que si l'on imagine le lecteur comme une machine toujours prête à décoder, ou, à l'instar des travaux sur la réception littéraire, comme un participant enthousiaste à la co-construction du sens. Or, le présupposé de la volonté de lire, s'il est légitime dans des conditions de laboratoire (les sujets venant, après tout, pour ça) ne correspond en rien à la réalité des pratiques de lecture. Une personne choisissant, dans une librairie de gare, un livre ou un magazine pour occuper son voyage, ne sélectionnera pas un imprimé parce qu'il a l'air facile à lire et à comprendre : les textes pour jeunes enfants constitueraient, sinon, les principales lectures des adultes. En d'autres termes, la prise en compte des facteurs *dépréciatifs* (les exigences cognitives) appelle symétriquement la prise en compte des facteurs *appréciatifs* (les incitations à lire) sans lesquels les premiers sont inopérants :

Nous disons aux étudiants d'utiliser des mots de tous les jours et des phrases courtes, ou de s'exprimer en termes imagés en recourant à des verbes actifs, des analogies et des phrases courtes. Ces avis sont bons, bien sûr, mais ils sont superficiels. Bien expliquer quelque chose réclame d'impliquer activement le lecteur, l'auditeur ou le spectateur, et nous sommes spectaculairement démunis pour affronter cette dimension. (Dunwoody, 1996 : 10)

La dialectique de la pertinence

La dimension appréciative des messages constitue, après la question de la clarté, l'un des problèmes fondamentaux de la communication écrite, tant à l'échelle d'un rédacteur ou d'un enseignant qu'à celle de la société toute entière. Éveiller et maintenir l'intérêt n'est certes pas une préoccupation nouvelle, comme en témoignent abondamment les traités de rhétorique grecs ou romains, mais la surabondance communicationnelle contemporaine et la « pénurie d'attention » (Simon, 1971) qui en découle n'ont fait que l'aviver. Que ce soit dans la sphère des médias d'information (Labasse, 2003), de la politique (Blais et al., 2004), de la publicité (Campbell, 1995), de la littérature (Zaid, 2005) ou même de la recherche scientifique (Franck, 1999), la capacité d'un discours à obtenir de l'attention face à la concurrence de tous les autres messages qui, dans le même temps, sollicitent l'intérêt des mêmes publics est plus cruciale que jamais : le mot d'ordre « *écrire pour son lecteur* », traditionnellement orienté vers la question de la clarté, s'élargit ainsi à un impératif plus global, « *écrire pour être lu* », qui articule les facteurs *dépréciatifs* et *appréciatifs*.

L'idée que l'adéquation communicationnelle d'un texte résulte de la relation entre, d'un côté, les facteurs *dépréciatifs* et, de l'autre, les facteurs *appréciatifs* a été si souvent soulevée, et par des approches disciplinaires si différentes, qu'elle paraît constituer une sorte de pierre de Rosette de la communication humaine, et qu'elle pourrait même en être le pivot central, quoique cette forte convergence diachronique et synchronique n'ait curieusement pas été remarquée.

Lorsque Nietzsche souligne que « *Plus abstraite est la vérité que tu veux enseigner, plus tu dois en sa faveur séduire les sens* » (1886/1990 : 622), il rencontre sur ce point Quintilien, professant à deux millénaires d'écart le même rapport entre effort et effet⁹, ou encore Cicéron (-45/1991:27) pour qui l'on se doit autant d'ordonner et « *clarifier* » ses pensées (facteurs *dépréciatifs*) que de « *leur donner l'agrément qui attire le lecteur* » (facteurs *appréciatifs*). Mais il croise à ce même carrefour John Dewey (1913) mettant en balance l'« *intérêt* » et l'« *effort* » que suscite l'enseignement, Wilbur Schramm, opposant le « *bénéfice attendu* » et l'« *effort requis* » pour expliquer les choix de sélection de l'actualité (1954), ou encore Rudolf Flesch (1949), cherchant d'abord à mesurer la « *lisibilité* » des textes mais bientôt contraint d'articuler celle-ci avec leur « *intérêt humain* ». De même, mais plus récemment, le modèle de « valeur attentionnelle » développé par Bitgood (2006, 2011...) dans le champ de la muséologie pour rendre compte des parcours des visiteurs d'exposition repose sur l'hypothèse que

le rapport entre les bénéfices et les coûts prédit les choix des visiteurs dans l'environnement muséal. Ainsi, accroître le nombre de mots sur un cartel d'exposition (accroître le coût) est supposé réduire sa lecture par les visiteurs. La question demeure, cependant, de savoir si réduire les coûts est plus important que de satisfaire les intérêts (les bénéfices perçus). (Bitgood, Dukes et Abby, 2006)

C'est toutefois dans le champ de la linguistique pragmatique que la redécouverte de la relation entre les intrants cognitifs (les ressources allouées) et les extrants (ce que l'on peut en retirer) a reçu la formulation la plus aboutie et la plus féconde. Travaillant sur la désambiguïté du langage naturel, Sperber et Wilson (1986/1989) ont montré que les quatre principes conversationnels par lesquels Grice expliquait celle-ci (1975/1979) pouvaient se ramener à un principe unique, la pertinence, présentée comme le rapport entre les « effet contextuels » de l'interprétation d'un énoncé et l'« effort de traitement » que demande cette interprétation (p. 191). De façon plus générale, la théorie de la pertinence pose que

⁷ Tant les spécialistes d'un domaine que les étudiants peu expérimentés et même les jeunes enfants peinent en effet à percevoir que les relations locales ou sémantiques qui leur semblent évidentes ne le sont pas pour leurs lecteurs.

⁸ Cit. in Flower, Hayes & al., 1986

⁹ « *plus le sujet traité est naturellement sévère, plus, pour le faire passer, il faut y répandre de charmes* » (Quintilien, 95/1933 : 71)

les êtres humains cherchent automatiquement, dans toute leur activité cognitive, à obtenir la pertinence la plus grande possible, c'est-à-dire l'effet cognitif le plus grand, pour l'effort de traitement le plus faible. (Wilson et Sperber, 1992)

Cette définition particulièrement élégante de la pertinence permettrait de reformuler avec les mêmes variables toutes les articulations qui l'ont précédées (ainsi, la citation précédente de Nietzsche pourrait-elle se réécrire : « *Plus la vérité que tu veux enseigner réclame d'effort cognitif, plus tu dois en sa faveur produire d'effet cognitif.* »). Les notions d'effort et d'effet cognitif - la clarté et l'intérêt en termes praticiens - sont évoquées par Sperber et Wilson de façon assez approximative, voire discutable¹⁰, mais ce que l'on a vu plus haut permet de cerner de façon plus précise les diverses dimensions de l'effort cognitif. En revanche, la question de l'effet cognitif est plus difficile à préciser, ayant longtemps été négligée par la psychologie expérimentale (Hidi & Baird, 1986, Martins, 1993). Qui plus est, les recherches plus récentes dans ce domaine peinent souvent à discriminer ce qui relève du traitement lui-même et ce qui en résulte. Ainsi des variables comme le caractère abstrait ou concret du texte, son caractère familier, ou même sa lisibilité ont été envisagés comme des facteurs appréciatifs (voir Sadoski, Goetz et Rodriguez, 2000), bien qu'ils paraissent plutôt relever de l'optimisation du traitement textuel (dépréciatif) : il ne suffit pas qu'une description soit aisément visualisable pour être intéressante (d'où la dénonciation rituelle des « *descriptions interminables qui sont une source d'ennui pour le lecteur* »¹¹).

La division la plus largement admise entre les facteurs d'intérêt, oppose l'« intérêt situationnel » et l'« intérêt personnel » (Hidi, 1990). Toutefois, cette distinction, bien que difficilement contestable, est à elle seule fort peu opérante dans une perspective communicationnelle : si le lecteur éprouve déjà un vif intérêt personnel pour le sujet traité (par exemple le compte rendu d'un match de hockey pour un passionné de ce sport) alors la pertinence du texte ne constitue guère un problème rédactologique.

Quelques travaux évoquent des hiérarchisations plus éclairantes. Ainsi Kinsch suggère-t-il deux facteurs fondamentaux d'effet cognitif :

Certaines choses sont intrinsèquement intéressantes, comme le sexe et la violence. Tout ce qui a à faire avec la sphère personnelle, en fait, est dans cette catégorie. (...) L'autre catégorie de choses intéressantes sont celles qui ne sont ni trop familières ni trop déconcertantes (...) ce sont les choses qui éveillent notre curiosité sans nécessairement être liées à nous-mêmes. (1998 : 418-419)

Dans une perspective similaire, Schank (1979) propose plusieurs familles :

- les éléments absolus, comme « le pouvoir, le sexe, l'argent, la destruction (...) » ;
- les éléments inattendus, surprenants ;
- les éléments reliés à l'existence personnelle ;
- les éléments « qui ne sont pas nécessairement intéressants mais dont la juxtaposition l'est », comme l'humour, les dilemmes ou les paradoxes.

De nombreux autres éléments ont pu être avancés (voir Hidi, 2001 ou Schraw & Lehman, 2001 pour des inventaires partiels), mais cet ensemble passablement hétéroclite - et encore se restreint-on résolument ici à la psychologie cognitive - défie toute catégorisation rigoureuse. Toutefois, les indications disponibles, telles que celles avancées par Kintsch et Schank, sont amplement suffisantes dans une perspective communicationnelle. En effet, elles permettent de distinguer, pour l'effet cognitif, une gradation similaire à celle vue plus tôt pour l'effort cognitif, allant des facteurs de bas niveau (bottom-up) aux facteurs de haut niveau (top-down). Il semble ainsi raisonnablement sûr de situer, au premier palier, la famille des facteurs « primaires » que constituent le spectacle du sexe, de la mort et des destructions diverses (accidents, catastrophes), puis la famille des facteurs « utilitaires », soit les informations ayant un impact direct sur la sphère personnelle (finances, santé, apparence, relations...) des lecteurs. Le caractère d'imprévisibilité des événements constitue également une dimension importante de leur intérêt et pourrait constituer une passerelle entre la (discutée) théorie mathématique de l'information de Shannon et Weaver (1948) et certaines dimensions connues du jugement textuel (banalité, prévisibilité, clichés)¹². Enfin, la (ou les) dernière(s) catégorie(s) comprend les aspects « élaborés », résultant notamment de l'approfondissement des connaissances ou de leur mise en défaut (« *je n'aurais jamais cru que...* »), des paradoxes et rapprochements ménagés par le texte, etc.

Toutes les dimensions ci-dessus peuvent évidemment se combiner : le puissant effet produit par un événement tel que l'accident nucléaire de Fukushima est à la fois primaire (catastrophe), utilitaire (crainte des retombées distantes), stochastique (imprévisibilité) et élaboré (interrogations sur le processus de l'accident, etc.). Les derniers groupes de facteurs, un peu tautologiques (à l'instar de « l'autre catégorie » évoquée par Kintsch), gagneraient sans doute à être affinés et peut-être resubdivisés pour prendre notamment en compte les éléments dont la lecture littéraire (réception) ou la lecture d'actualité (*newsworthiness*) indiquent l'existence. S'y risquer dans l'état actuel des connaissances de référence disponibles n'est cependant pas indispensable : dans notre perspective, la prudente gradation ci-dessus est tout à fait suffisante pour appréhender l'essentiel des logiques et des problèmes d'effet cognitif auxquels confronte la production d'un texte.

En effet, l'attention que peut recueillir un message dépend au premier chef de facteurs qui relèvent peu du rédacteur : ils découlent des affinités thématiques du lecteur ou de l'effet intrinsèque (morbidité, érotique...) de l'information. Mais la plupart des textes ne présentent pas ces caractères spontanés : il revient au rédacteur de construire l'effet cognitif qui assurera la pertinence de son message. Or, les procédés prônés par les manuels de rédaction favorisent le plus souvent une démarche

¹⁰ « L'effort demandé est un effort d'attention, de mémoire et de raisonnement. L'effet produit consiste en une modification des croyances de l'individu : l'addition de nouvelles croyances, l'élimination de croyances antérieures, ou simplement un affaiblissement ou un renforcement de croyances antérieures. » (op. cit., p. 228).

¹¹ Munster (1991 : 171), à propos de la réprobation desdites descriptions par André Chénier.

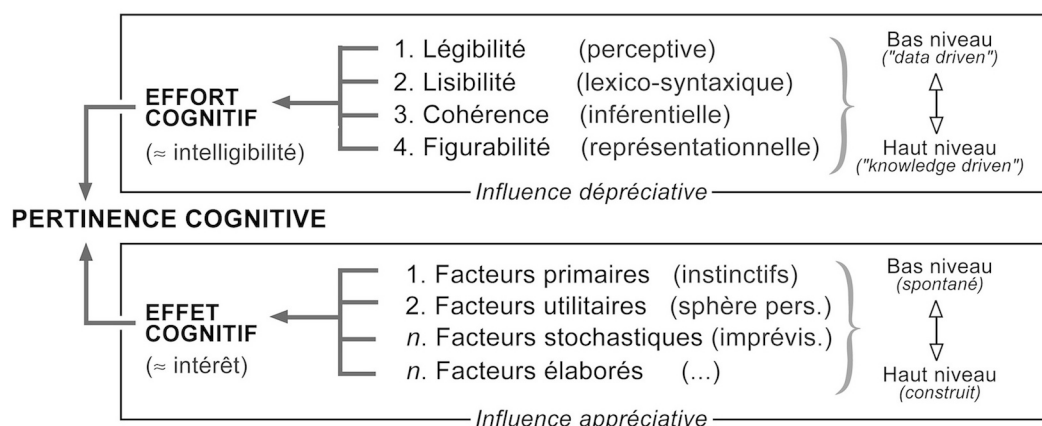
¹² Il n'est pas certain qu'il s'agisse à proprement parler d'un facteur intrinsèque de l'intérêt, plutôt que d'un caractère général modulant les autres facteurs (par exemple mort *banale* vs mort *imprévisible*) mais - compte tenu du principe de parcimonie évoqué plus haut - le prendre en compte dans une perspective heuristique n'implique pas de prendre position sur cette question, laquelle ne change pas l'écologie générale de la réception telle qu'elle est étudiée ici.

inverse. C'est le cas du principe de préséance de l'essentiel (« dites l'important d'abord ») mais aussi celui de l'introduction récapitulative, ou « summary lead », qui incite à apporter des réponses détaillées (Qui ? Quoi ? Quand ? Où ? Pourquoi ? Comment ?) sans se demander si le lecteur se pose le moins du monde les questions correspondantes. Bien que plusieurs études ou expériences de grande ampleur aient clairement établi que, hormis en présence d'un fort effet spontané, ce très ancien procédé était particulièrement inadapté à la concurrence attentionnelle contemporaine (voir Labasse 2012a pour une revue), il n'en continue pas moins d'être prescrit dans la presse - dont il accélère la fuite des lecteurs - mais aussi dans la plupart des champs de la communication écrite. On perçoit également mieux en quoi l'art de la vulgarisation, que la sphère savante perçoit souvent comme une démarche de simplification relève au moins autant d'une démarche de séduction : lorsqu'elle ne peut activer les rouages de l'intérêt primaire (prédateurs sanglants, volcans en éruption...) ou utilitaire (les inventions qui vont changer votre vie, les risques qui vous menacent...), il lui faut recourir à des stratégies de problématisation sophistiquées, que l'on ne détaillera pas ici mais dont la maîtrise est une composante majeure de l'expertise rédactionnelle.

Pour ne prendre, parmi tous ceux qui se proposent, qu'un dernier exemple, on peut réexaminer sous le même angle les « goûts des lecteurs » tels que les construisent les études marketing. On sait en effet que les entretiens de groupe livrent inmanquablement des attentes contradictoires (du Roy, 1992 ; Layton, 1999) : les lecteurs voudraient notamment des textes plus courts et plus approfondis, incohérence dont les consultants et les éditeurs s'autorisent pour ne retenir que le premier souhait. Or, ces demandes, loin d'être contradictoires, sont parfaitement cohérentes dans leur exigence de pertinence : « *si vos articles produisent aussi peu d'effet réduisez donc les ressources cognitives qu'ils réclament* » (et inversement, « *si vos articles nécessitent des ressources importantes, faites en sorte qu'ils offrent un effet cognitif qui les justifie* »).

En somme, « écrire pour son lecteur », ou « pour être lu » reviendrait simplement, d'un point de vue psychologique, à écrire des textes aussi « pertinents » que possible, c'est-à-dire minimisant, d'un côté, l'effort cognitif réclamé (clarté) et, maximisant, de l'autre, l'effet cognitif produit (intérêt).

Figure 1. Catégorisation et articulation des facteurs de la pertinence cognitive



Vers un modèle de l'adéquation communicationnelle

La conception du lecteur comme un arbitre de la pertinence cognitive présente le double avantage de sa simplicité heuristique et de la robustesse de ses fondements psychologiques. Mais ces deux avantages (la simplicité et l'assise psychologique) constituent aussi ses limites.

La similitude évidente entre ce modèle simplifié d'un agent cherchant à maximiser le rendement de ses investissements cognitifs et l'*homo œconomicus* jadis postulé par la théorie économique des choix rationnels n'est pas tout à fait une coïncidence, Sperber & Wilson s'étant eux-mêmes appuyés explicitement sur une analogie économique.

À un niveau très général, on pourrait comparer le concept de pertinence avec des concepts de productivité ou de rendements, concepts qui s'analysent en termes de coûts et de bénéfices (...) le parallèle entre la productivité et la pertinence est clair. (1989 : 188-189).

L'homologie va toutefois plus loin : de même que la théorie des choix rationnels peut conserver son utilité pour certaines problématiques précises mais échoue à décrire le comportement réel des acteurs économiques, la théorie de la pertinence, dont l'importance est bien établie dans le cadre de la pragmatique inférentielle (et même au delà de ce cadre), ne peut pour autant décrire à elle seule la complexité des comportements informationnels.

On avait remarqué plus haut, qu'un modèle de lecteur motivé uniquement par la minimisation des facteurs dépréciatifs (une « machine à décoder ») impliquerait que chacun accorde sa préférence aux textes pour enfants. Mais un modèle de lecteur fondé sur la minimisation des facteurs dépréciatifs ET la maximisation des facteurs appréciatifs (un arbitre de la pertinence) impliquerait pour sa part que chacun accorde sa préférence à la presse tabloïd, éventuellement agrémentée de quelques revues salaces ou sentimentales. Or, tandis que le succès des faits divers ou l'audience des sites internet licencieux est clairement le fruit de leur pertinence élevée, l'existence de nombreux autres types de contenus, généralement moins séduisants et néanmoins consultés, ne peut s'expliquer par la dialectique de l'effet et de l'effort. Il ne s'agit nullement là d'un

« défaut » de la théorie mais d'un corollaire normal de son cadre de départ psycholinguistique : si l'affinité ou l'aversion sont psychologiquement déterminées, elle sont par ailleurs socialement surdéterminées, et la théorie de la pertinence, même en tenant compte des observations ultérieures de ses auteurs sur ce point (Sperber et Wilson, 1997), ne pourrait intégrer les facteurs sociaux sans se dénaturer.

Il est en effet difficile de concilier le principe fondateur selon lequel « *les êtres humains cherchent automatiquement, dans toute leur activité cognitive, à obtenir la pertinence la plus grande possible* » (Wilson et Sperber, 1992) et les observations empiriques selon lesquelles beaucoup de personnes confrontées à une scène hautement pertinente - par exemple un accident de la route - s'en détourneront. Ce n'est pas un cas particulier mais bien une dimension différente du rapport à l'information : tandis que l'intérêt pour les accidents sanglants est un invariant psychologique (nul n'y échappe), cette attirance peut être contrebalancée par des dispositions culturelles (la réprobation du voyeurisme) qui n'ont rien à voir avec l'effort cognitif demandé. De même, les éditeurs de romans sentimentaux ont remarqué à la fin du siècle dernier qu'une partie des lectrices visées hésitaient à acheter ces livres bien qu'étant attirées par eux (Olivier, 2007). Ce qui les retenait était la perspective d'avoir, dans les transports en communs, à tenir en main les traditionnelles « *clinch covers* » (couvertures figurant des étreintes passionnées) qui trahissent immanquablement le genre. Les couvertures sont, depuis lors, devenues beaucoup plus neutres - souvent des paysages sans personnages et sans même un coucher de soleil - mais, en soustrayant les lectrices au jugement supposé des autres voyageurs, elles ont plus gagné en termes d'acceptabilité sociale que ce qu'elles ont perdu en termes de pertinence cognitive.

A l'inverse, on sait tout ce que l'attirance exercée par certaines productions culturelles, par exemple l'opéra, doit à leur valorisation sociale. On pourrait a priori envisager d'intégrer cette dernière aux facteurs d'effet de haut niveau (construits) mais ce serait doublement discutable. D'une part, comme le rappelle le cliché du notable traîné par sa femme à une première, assister à un spectacle peut répondre à une motivation suffisante pour que l'on y consacre du temps et des ressources, sans pour autant en attendre d'effet cognitif (d'où le mépris du « véritable amateur » face à la « dimension sociale » [sic] de l'Opéra¹³). D'autre part et surtout, adjoindre à la pertinence des affinités aussi inégalement distribuées reviendrait *in fine* à la priver de son caractère d'invariant cognitif, voire à la rendre tautologique (« est pertinent pour un individu tout ce qui obtient l'attention de cet individu ») : comme on a pu le voir plus haut¹⁴, le fait indiscutable qu'en matière d'entendement tout est lié à tout ne laisse le choix qu'entre une articulation raisonnée des phénomènes et une régression à l'infini, chaque angle considéré tendant à amalgamer les autres et reconfigurer le tout dans sa perspective (pour un spécialiste de l'audition, un discours politique ou une tirade de Racine ne sont que des variétés de signaux auditifs). Bien entendu, la distinction heuristique entre les dimensions psychologique et sociale ne recouvre pas une frontière objective qui s'appliquerait notamment aux structures et processus cognitifs eux-mêmes (ainsi, les représentations, dont le rôle est capital, sont-elles simultanément cognitives et sociales) mais elle paraît indispensable pour discerner la dynamique des facteurs enchevêtrés qui jouent sur ces processus.

Ainsi doit-on considérer que la pertinence est une dimension d'ordre psychologique, laquelle est modulée par des facteurs sociaux (coercibles) que, faute d'un meilleur terme, on désignera sous le nom de *contraintes*. Il en résulte une distinction essentielle entre la pertinence d'un message ou d'une perception et l'adéquation de ceux-ci. Au-delà d'un seuil de pertinence optimale, les messages ou les perceptions peuvent en effet être *trop* pertinents (« insoutenables » ou « inacceptables »), ce qui conduit à soutenir que *les êtres humains recherchent automatiquement la plus grande adéquation informationnelle possible, c'est-à-dire la plus grande pertinence possible en fonction des contraintes qu'ils éprouvent.*

Prendre en compte les normes, les usages, les valeurs et plus généralement tous les déterminants (et récursivement les produits) des interactions sociales revient à invoquer un ensemble de facteurs d'autant plus écrasant qu'il a été et demeure l'objet de multiples constructions théoriques. Toutefois, la perspective de modélisation communicationnelle explorée ici se limite à la recherche des articulations fonctionnelles. Or, une distinction familière peut aisément se déceler : les contraintes peuvent agir de façon *dépréciative*, lorsqu'elles tendent à contrarier la pertinence cognitive ou de façon *appréciative*, lorsqu'elles renforcent celle-ci.

La première catégorie englobe en particulier tous les registres de l'inconvenant et du perturbant, notamment la correction langagière, le respect des formes et niveaux de langage attendus dans telle ou telle situation (un tribunal, un colloque scientifique, une correspondance administrative), la courtoisie, la considération pour les victimes et les minorités (non-stigmatisation), la répulsion vis-à-vis des représentations trop crues (« scatologiques », « morbides », « obscènes »...), la préservation des croyances (voir Festinger, 1957) et de la cohésion sociale, l'exigence de validité référentielle (voir Engel, 2007), et sans doute bien d'autres choses encore.

La seconde comprend, à l'inverse, les contraintes en vertu desquelles un message a priori peu pertinent peut néanmoins être considéré comme adéquat et donc se voir allouer des ressources cognitives. La plus évidente, déjà mentionnée, est la légitimité culturelle (Bourdieu, 1979) de certains contenus malgré l'effort cognitif qu'ils peuvent exiger, ou encore l'émulation qui conduit, notamment sur Internet, à participer à un engouement collectif pour des sujets précédemment jugés insignifiants. On peut aussi y inclure toutes les raisons pour lesquelles les exigences d'une activité ou d'un statut astreignent à prendre connaissance de documents rébarbatifs, depuis la lecture par les étudiants de textes hermétiques dans la perspective d'un

¹³ « Notez d'ailleurs qu'on ne cherche pas la même chose à l'Opéra qu'à l'opéra. Dans un cas, c'est une dimension sociale où la place choisie compte autant que le programme, où l'entracte est plus attendu que les actes, où l'affirmation bruyante de son admiration ou de sa détestation est à l'inverse de l'émerveillement muet ou de l'accablement contrit du véritable amateur. On va à l'Opéra, on se montre à l'Opéra, on est allé à l'Opéra, on a entendu X ou Y à l'Opéra : c'est une sorte de plus-value sociale dont on se pare. Dans l'autre cas, c'est d'œuvres qu'il s'agit (...) » (Duault, 2012, souligné par nous)

¹⁴ Il était compréhensible, du point de vue des recherches sur l'intérêt, de compter la lisibilité ou la cohérence parmi les facteurs d'attrait puisqu'elles sont empiriquement corrélées à celui-ci, mais cette réduction en fonction d'une perspective particulière n'est pas généralisable au-delà de cette perspective.

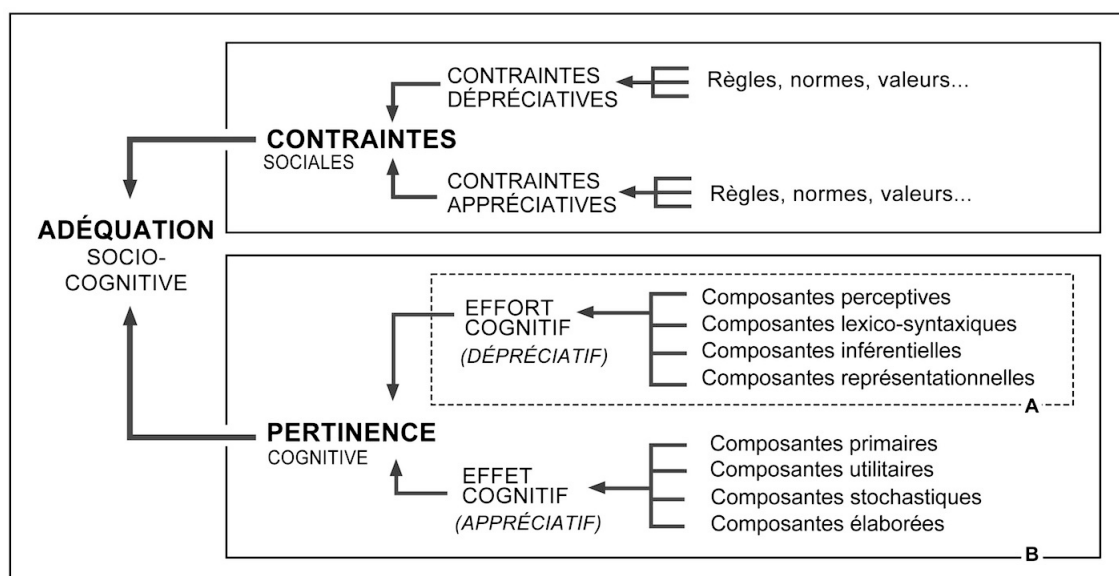
examen, jusqu'à la consultation par les professionnels (juge, médecin...) de mémoires ou de dossiers dont le contenu ne concernent ni de près ni de loin leurs sphères personnelles, etc.

On pourrait envisager - à l'instar de ce qu'on a vu pour les composantes de la pertinence - d'étagé entre bas niveau et haut niveau les contraintes dépréciatives et appréciatives en fonction de leur force contraignante, laquelle peut aller de la simple préférence jusqu'à l'obligation impérieuse : la loi interdit, d'un côté, certains discours (comme les appels à la violence) et, peut, de l'autre, imposer de s'informer (ainsi les médecins ou avocats français ont-ils l'obligation de suivre l'évolution de la littérature de leur domaine, que ceci les intéresse ou non). Toutefois, les vertiges de la symétrie taxonomique ne doivent pas faire perdre de vue que les divers exemples de contraintes évoquées plus haut ne constituent que des repères empiriques, suffisants pour expliciter les rapports de la pertinence et des contraintes, mais trop sommaires en l'état pour rendre compte de toute la complexité de ces dernières. A elle seule, l'ambivalence de beaucoup de facteurs - par exemple les attentes orthographiques et génériques¹⁵ ou encore l'attente de véridicité¹⁶ - appellerait des développements trop fastidieux pour entrer dans le cadre de cet article.

L'important ici est que la prise en compte des contraintes permet d'avancer un modèle général de l'adéquation communicationnelle situant les principaux facteurs en jeu et explicitant leurs interactions.

On y voit l'imbrication successive des modèles de destinataire : la « machine à décoder » (A) et « l'arbitre cognitif » (B). Ce qu'on n'y voit pas, c'est évidemment le lecteur réel, dans l'irréductible singularité qui fait de lui non seulement une créature psychologique et sociale, mais aussi un individu : comme on l'a dit, un modèle est, par définition, un moyen de structurer dynamiquement les régularités significatives du réel, à l'opposé d'un amalgame indistinct des innombrables particularités locales qui constituent ce réel. Il n'en reste pas moins que, tant d'un point de vue analytique que pratique, la représentation du destinataire ainsi construite est non seulement plus précise et opérante que la fictive « Madame Michu » générique évoquée par les communicateurs, mais aussi plus respectueuse de la richesse de ses attentes et de ses processus cognitifs : « Une description n'est pas exacte ou fausse, elle est meilleure ou pire, plus ou moins utile. » (J.K. Halliday, cit. in Barthes, 1966 : 5).

Figure 2. Catégorisation et articulation des facteurs de l'adéquation discursive



Quelques implications et applications pédagogiques

Le modèle de l'adéquation communicationnelle esquissé ci-dessus est avant tout un assemblage aval : il s'alimente des connaissances disciplinaires, il ne les génère pas. Pour autant, il est susceptible de produire d'intéressants retours théoriques vers l'amont, que ce soit en expliquant certains résultats équivoques d'expériences ou d'enquêtes (voir Labasse, 2008) ou, plus généralement, en offrant une interface souple permettant de mettre en relation (ou en perspective) des paradigmes disciplinairement aussi différents, voire hétéroclites, que, par exemple, la théorie de l'ignorance rationnelle, la sociologie des médias, la théorie de la politesse, les théories de la réception littéraire, etc.

On ne présentera cependant ici que quelques applications pédagogiques effectives de ce modèle dans le cadre de cours universitaires de premier et second cycle. Toutes répondaient aux mêmes préoccupations : surmonter le traditionnel fossé entre « la théorie » et « la pratique », particulièrement abrupt en sciences de la communication (voir Labasse, 2012b) et

¹⁵ Les normes orthographiques et génériques ont aussi un certain rôle psycholinguistique, en facilitant le traitement lexico-syntaxique du texte et l'établissement de sa cohérence. Mais le supplément d'effort cognitif résultant de la violation de ces règles est généralement négligeable par rapport à la dévalorisation symbolique qui en résulte. En revanche, les différences d'attentes selon les genres peuvent conduire à des allocations d'effort cognitif également différentes (voir Zwaan, 1994).

¹⁶ D'une part l'attente de véridicité peut s'opposer à l'attente de courtoisie qui est elle aussi une contrainte socialement déterminée (voir le traditionnel dilemme entre brutale franchise et hypocrisie). D'autre part elle pourrait, dans la stricte logique de la pragmatique référentielle être rapprochée des facteurs d'effet en considérant que la théorie de la pertinence a subsumée la règle de qualité de Grice. Mais dans une perspective plus large, un tel rattachement poserait divers problèmes, interdisant notamment à toute fiction d'être pertinente.

permettre aux étudiants de développer, au-delà des cas et des préceptes, le type de réseau notionnel structuré et adaptable dont on sait qu'il est la condition de tout enseignement :

La chose la plus fondamentale que l'on puisse sans doute dire de la mémoire humaine, au terme d'un siècle de recherches intensives, est qu'à moins qu'un détail ne soit placé dans un schéma structuré, il est rapidement oublié [...] Une bonne théorie n'est pas seulement le moyen de comprendre un phénomène sur le moment, mais aussi celui de s'en souvenir plus tard. (Bruner, 1960 : 24-25)

Ainsi, dans un cours consacré à la vulgarisation scientifique, la notion d'adéquation communicationnelle a-t-elle notamment été appliquée à l'examen des recherches et discours sur les postures antagonistes des scientifiques et des vulgarisateurs, en s'arrêtant en particulier sur les critiques visant la « sursimplification » et le « sensationnalisme », respectivement analysables comme un allègement de l'*effort cognitif* et un renforcement de l'*effort cognitif*, jugés l'un comme autre *inadéquats* au regard des *contraintes* de l'*habitus* scientifique (pour une analyse détaillée de la question du « sensationnalisme », voir Labasse, 2012c). Le même cadre notionnel a guidé l'exploration des stratégies d'optimisation de l'adéquation, notamment en approfondissant le rôle de l'imagerie mentale et en étudiant et expérimentant la vaste palette des facteurs d'effet de haut niveau (problématisation, paradoxes...).

Dans un cours de communication, ce référentiel a, toujours par exemple, aidé à situer les procédés publicitaires de captation de l'attention en fonction des facteurs d'effet cognitif sollicités (primaires, utilitaires, surprenants, intrigants...) et aux contraintes, tantôt bravées (depuis la timide provocation jusqu'au « shockvertising » assumé) tantôt observées (euphémisation de la promesse de vitesse automobile). Mais il a aussi permis de comprendre les non-dits de la négociation du mandat entre commanditaires et concepteurs, ou, dans une tout autre perspective, d'évaluer la portée réelle et les limites des formules de lisibilité. Il a encore été appliqué à l'examen des formes de l'injonction (« *je veux que...* » étant un énoncé plus pertinent que « *je souhaiterais que...* » tout en étant généralement moins adéquat) ou, à propos des controverses sur les risques industriels et sanitaires, à une réflexion sur le triptyque ethos-logos-pathos de la rhétorique classique, amenant à remarquer que le registre « noble » qu'est logos, réclamant plus de ressources cognitives que l'ethos ou le pathos, suppose de ce fait (à contraintes constantes) de ménager assez d'effet cognitif pour être entendu.

Dans un cours consacré à la critique culturelle, l'opposition entre succès commercial et succès légitime a pu être abordée comme l'expression d'un écart entre la pertinence cognitive d'une œuvre (reposant généralement sur un effort de lecture réduit et des facteurs d'effet robustes, comme la violence ou l'érotisme mais aussi l'humour) et les contraintes qui déterminent le jugement esthétique érudit :

On pourrait montrer que tout le langage de l'esthétique est enfermé dans un refus principal du facile, entendu dans tous les sens que l'éthique et l'esthétique bourgeoises donnent à ce mot ; que le "goût pur", purement négatif dans son essence, a pour principe le dégoût (...) pour tout ce qui est "facile" (Bourdieu, 1979 : 566)

Plus généralement, le concept d'adéquation a contribué à structurer à la fois des démarches introspectives (« *Pourquoi les livres que j'ai aimés m'ont-ils plu ?* »), évaluatives (« *Que dire de cette œuvre ?* ») mais aussi communicationnelles (« *Comment y intéresser des lecteurs ?* »).

Dans un cours de journalisme, enfin, la même notion a notamment permis d'éclairer les processus de sélection de l'information (newsworthiness) ou d'autocensure, et plus généralement les tensions éthiques et commerciales que subit le champ journalistique, mais aussi de réexaminer sous un angle technique les préceptes et les moules canoniques de l'écriture de presse (*summary lead*, *pyramide inversée*...), dont on a déjà souligné les limites plus haut, et d'expérimenter de façon réfléchie diverses formes de traitement d'une même actualité.

La diversité de ces exemples est liée au caractère multiscalaire de la communication humaine en général, et donc à celui de l'adéquation socio-cognitive en particulier. Il permet de ce fait à cette dernière d'aborder avec un référentiel commun des phénomènes de grande échelle (par exemple la diffusion sociale des connaissances scientifiques), de moyenne échelle (par exemple le débat déontologique au sein d'une station de télévision locale) ou de petite échelle (par exemple le choix par un rédacteur d'un mot plutôt que d'un autre). Pour autant, la théorie de l'adéquation n'est qu'une hypothèse métastructurante, un outil conceptuel parmi d'autres, et en aucun cas une théorie du Grand Tout. Outre qu'elle ne vise pas à englober toutes les dimensions de l'interactions communicationnelles, elle est à l'évidence inadéquate, ou plutôt insuffisante, pour rendre compte à elle seule de nombreux phénomènes (aborder les débats sur la construction européenne, le programme du Nouveau roman ou la propagande Nord-Coréenne à travers l'unique prime de l'interaction entre pertinence et contraintes serait possible mais dérisoire).

L'important est plutôt qu'elle permet de surmonter les dichotomies traditionnelles qui disjoignent le code, le sens, l'intérêt et l'acceptabilité des discours en les articulant dans un modèle dynamique de la valeur discursive, modèle très schématique, certes, mais du moins suffisamment robuste pour permettre de percevoir les interactions et oppositions des logiques à l'œuvre.

L'adéquation et les dilemmes de la traduction

Au moment de développer les implications possibles de cette approche dans le champ de la traductologie, on s'avise

- qu'une bonne partie de ces implications est déjà passablement évidente à la lecture de ce qui précède ;
- que d'autres, peut-être moins perceptibles à l'auteur qu'à des spécialistes de la traduction, pourraient être mieux remarquées par eux que par lui (c'est l'intérêt d'une rencontre) ;
- enfin, que la nécessité d'expliquer au préalable les différentes composantes de ce modèle multiréférentiel et d'en justifier un tant soit peu l'articulation a déjà consommé un nombre de pages tout à fait déraisonnable pour un avant-texte.

C'est pourquoi, il semble décidément préférable (quoiqu'un peu embarrassant, à vrai dire) de préserver ces développements pour la présentation, le débat et les actes qui pourraient s'ensuivre.